

L'Acte Psychanalytique

Séminaire de Marc Lebailly
du 24 Mars 2018

Hygie
Association loi 1901 - J.O n° 40 du 06/10/2012
Siège social : 91 Avenue d'Alsace Lorraine, 91550 Paray-Vieille-Poste
RNA : W913004485 - SIRET : 78914516600011 - APE : 9499Z
hygie.asso@yahoo.fr

DIRECTION ÉDITORIALE

Hygie

Pôle Réalité Psychique
91 avenue d'Alsace Lorraine
91550 Paray-Vieille-Poste

Ea

Centre O. & M. Mannoni
12 rue de Bourgogne
75007 Paris



MENTIONS LÉGALES

La présente retranscription est destinée à une libre diffusion sur internet via le site marclebailly.com.

Son contenu est protégé par une licence publique de droit d'auteur [Creative Commons](https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/).

Type de licence : [CC BY-ND](https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/)

Marc Lebailly

L'Acte psychanalytique

Séminaire du 24 Mars 2018

REPRISE ET TRANSITION

Dans le dernier séminaire j'étais parti de la question de savoir pourquoi les psychanalystes au premier chef, mais aussi une kyrielle de philosophes, de sociologues, de psychologues et même de scientifiques, continuaient de considérer l'œuvre de Freud, puis celle de Lacan, (tout au moins pour partie), comme toujours valide pour expliquer le fonctionnement psychique d'Homo sapiens. Pour reprendre les termes de Wittgenstein : pourquoi toutes ces personnes, a priori parfaitement censées et rationnelles, continuaient à éprouver à son égard une « *obséquieuse soumission* ». Et comble de l'étonnement, même chez ceux qui, comme Wittgenstein lui-même, ont contribué à destituer les concepts fondamentaux, à partir desquels ces pseudos théories, (de l'appareil psychique, de la conduite de la cure), sont élaborées. Paradoxe suffisamment remarquable pour qu'on tente d'en trouver non pas les « raisons » mais la (ou les) « cause ». J'ai déjà subrepticement évoqué ce qu'il pourrait en être. C'est essentiel de faire la distinction, comme nous l'avons vu au dernier séminaire, entre « raison » et cause. C'est ce que Wittgenstein dénonce chez Freud quand celui-ci croit, dans la cure, révéler, grâce à l'interprétation, les « causes » des dysfonctionnements psychiques. En fait, les interprétations se présentent comme des « suggestions » qui organisent des « raisons » en récits. Récits mythologiques, que le psychanalyste contribue à constituer à partir de présupposés pour la plupart erronés, issus de la propre mythologie de Freud concernant l'Inconscient déterministe, l'économie et la dynamique,

pulsionnelles. J'avais acquiescé à ses critiques radicales. Tout simplement parce que par ailleurs à partir de mes propres présupposés j'étais arrivé aux mêmes conclusions que Wittgenstein. D'ailleurs pour des chercheurs de bonne foi, vierges de toutes idées préconçues, qui découvriraient aujourd'hui ces monuments littéraires que sont les textes freudiens, mais aussi lacaniens (leur valeur littéraire est incontestable), pour peu qu'ils aient un tant soit peu la fibre épistémologique, ne manqueraient pas d'arriver, peu ou prou, aux mêmes conclusions. Quoique n'ayant pas perdu l'objet de mon propos, qui est de donner une explication plausible à cette ahurissante « obséquieuse soumission », comme à mon habitude dans le cours de ce séminaire, je me suis laissé aller à des digressions dont l'une consistait à reprendre l'articulation entre théorie neurophysiologie du fonctionnement cérébral et théorie psychanalytique structurale du fonctionnement psychique. Articulation que j'ai qualifiée de « continuité asymptotique ». Il s'agissait d'exposer à partir de quoi l'hypothèse du « penser » inconscient dont j'avais parlé dans mon antépénultième séminaire pouvait s'articuler, ou tout au moins ne pas être en dénégarion, avec les approches expérimentales du fonctionnement neuro cérébral. A ce propos j'avais tenté de justifier ces digressions en arguant du fait que le séminaire n'était pas pédagogique et qu'à ce titre ne sacrifiait pas à l'obligation d'une démarche linéaire d'exposition dont la clarté aurait été garanti d'une facilité de compréhension. Par ailleurs ce que j'ai commencé de tenter de faire apparaître, en creux, c'est que les critiques radicales que je fais émerger concernant les présupposés théoriques de Freud à propos de la conduite de

la cure ne disqualifie pas définitivement le protocole et les techniques qu'il a institués. J'y reviendrai. Cela paraît paradoxal tant il est vrai que les prémisses qu'il suppose à l'armature de ce protocole et des techniques utilisées sont fausses. L'hypothèse est que Freud anticipait empiriquement sur d'autres présupposés dont il ne pouvait pas, à son époque, poser ni articuler la formulation. De fait cette anticipation concerne une fonction éminente de l'appareil psychique qui consiste dans sa capacité à mythologiser. Capacité à mythologiser qui intervient en son temps (la phase paraphrénique) et pour partie dans l'auto-organisation terminale de l'appareil psychique mais aussi, et tout aussi bien, dans la production des systèmes symptomatiques pathologiques. Ceux-ci, en effet, se constituent comme des palliatifs pathologiques pour suppléer les ratés de la structuration de l'appareil psychique. En particulier, et surtout, le raté de la subjectivisation, quand le Sujet ne peut advenir et tenir sa fonction d'éprouvé de présence psychique. En effet de la même manière, disait-on, que la nature a horreur du vide, l'appareil psychique lui a horreur des énigmes que lui pose les ratés de sa propre structuration et des effets de vide que ces ratés instaurent. Pour autant que, dans sa structuration, l'appareil psychique ait atteint, tant bien que mal, sa phase terminale qui permet l'activation de cette capacité à mythologiser grâce à l'émergence du module syntaxique sans lequel nul effet rhétorique ne peut s'actualiser. Il est notable que c'est à ce moment que s'établit le fonctionnement de la conscience de la conscience que le Moi vectorise. Cette conscience de la conscience, si elle s'avère neurophysiologiquement immanente, est vectorisée par l'intentionnalité moïque adaptative. C'est

pourquoi cette intentionnalité adaptative, pour ce qui nous occupe dans ce séminaire, est de ne laisser aucune énigme sans solution. Bien sûr dans la phase précédente, paranoïde, il y a une esquisse de la conscience de la conscience mais qui n'est pas exactement vectorisée par les mêmes intentions adaptatives complexes que le module syntaxique permet. On pourrait parler de proto conscience de la conscience. L'intentionnalité adaptative est vectorisée, à cette phase, par un processus binaire : sur le mode de captation/élimination invidiantes. On pourrait dire que, si cette phase s'enclenche, la nature de la présence au monde exclut qu'il pourrait y avoir de l'incertitude fut elle temporaire. Le fonctionnement psychique, quand il atteint cette phase d'organisation de proto-conscience de la conscience exclut toute dubitation. D'ailleurs dans cette phase paranoïde on ne peut pas dire qu'il y ait un Moi. Il y a un proto Moi (Moi Idéal) et une perception pseudo autistique (centrifuge) de l'environnement. Manière d'évoquer que l'auto organisation quand elle est psychique est déterminée par la structuration de l'appareil à langage. Je suppose que ce que j'essayais de vous dire était non seulement complexe mais passablement inaudible et confus. De fait, la lassitude m'a prise en m'entendant ânonner un texte écrit très imparfaitement que d'ailleurs j'ai entièrement réécrit avant de vous le communiquer. Comme le faisait remarquer, très gentiment, l'une d'entre vous, ce que je raconte a plus vocation à être lu qu'entendu. De fait, je n'ai pas été au bout. En tout état de cause, le temps imparti était dépassé.

Reste que cela m'a permis de me poser une question théorique de savoir si un texte lu tenait véritablement de l'énonciation,

c'est-à-dire de la transmission, ou du rabâchage pédagogique. Ce qui induit que ce qui relève de la didactique n'est pas pédagogique. La didactique tient de l'énonciation, la pédagogique de l'énoncé. L'hypothèse est que le séminaire n'est pas un enseignement. Pas plus que la phase didactique de la cure.

DE L'ÉNONCIATION ET DE LA TRANSMISSION DANS LA CURE ET DANS LE SÉMINAIRE

Cette question de l'énonciation est importante pour situer les interventions du psychanalyste dans la cure. Comme dans le séminaire. La question de l'énonciation frise dans notre milieu l'ésotérisme. Voir le sacré. On la lie au « désir Inconscient ». Il faudrait tenter de clarifier ce à quoi tient l'énonciation. Trivialement si on se réfère à la linguistique la définition de l'énonciation est assez simple. Pas du tout ésotérique : *« l'énonciation est un acte individuel de production, d'utilisation de la langue dans un contexte déterminé ayant pour résultat l'énoncé »*. E. Benveniste en donnait une version plus synthétique : *« l'énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel »*. Dans les deux définitions il y a une supposition que l'on peut repérer si on s'arrête sur deux signifiants accolés : « Acte et individuel ». Rien n'est dit, et pour cause puisqu'il s'agit de linguistique, sur ce qui provoque cet « acte individuel ». Et quid de cet énigmatique individu ? On peut, d'un point de vue psychanalytique, reprendre cette dichotomie énonciation/énoncé en lui subsumant celle topique de Sujet et

de Moi. L'énonciation, intransitive, émanerait du Sujet et l'énoncé serait une production moiïque de signification destinée à l'autre ou à soi-même (réflexive). L'énonciation est un acte subjectif. Si on s'en tient à la manière dont je conçois la position subjective, pour laquelle il n'y aurait ni autre ni semblable, l'énonciation atteste simplement d'une présence du Sujet dans le dire (l'énoncé). Derrière le système de signification que l'énoncé produit, il y aurait une adresse à la cantonade. Parler à la cantonade, au théâtre, cela consiste à s'adresser à quelqu'un qui n'est pas sur la scène. Si on radicalise, l'énonciation dans la parole ne s'adresse à personne ou comme le constatait amèrement Lacan consisterait à « parler au mur ». Dans cette perspective radicale l'énonciation ne serait plus seulement linguistique, mais essentiellement psychique. L'énonciation consisterait dans l'incrustation et la manifestation du Sujet dans l'énoncé qui lui a une intentionnalité opératoire dans le colloque de communication (on en escompte des effets de compréhension, d'acquiescement, d'action...). C'est dire que la fonction de l'énonciation se résout à attester de la présence du Sujet. Elle subvertit l'intentionnalité moiïque. Elle atteste du retour des effets vocaliques a-signifiants qui ont constitué le Sujet. Reprogrammation permanente subjective, si l'on peut dire, par l'acte du dire. Je vais y revenir toute à l'heure à propos de la fonction du rêve. La fonction énonciative acte la présence subjective dans un colloque duel qui n'est pas seulement inter individuel. En d'autre terme elle acte le lien social. Il faudrait donc dire que l'énonciation est un acte subjectif qui parasite l'énoncé. Pour le traduire en termes triviaux portés par la sagesse populaire : la fonction de l'énonciation consiste à « être dans ce

qu'on dit ». Si on sophistique on pourrait formuler : « *Par la vertu de l'énonciation on Ex-siste malgré ou en dépit de ce qu'on énonce dans la plus grande séparation à quiconque* ». Autre manière de définir ce que je nomme l'indifférence engagée qui sied à la position du psychanalyste dans la cure. Mais pas seulement. Aussi dans le séminaire. En fait, dans toutes les circonstances de la vie. On voit mal pourquoi on pourrait se départir de cette présence au monde subjective dans la vie ordinaire au prétexte qu'elle serait dédiée aux seuls événements particuliers que sont la cure et le séminaire. Tout ça pour dire que mes bafouillis, même lus, peuvent se revendiquer de l'énonciation. C'est en tout cas ce que je peux me raconter pour persévérer.

Bon si on dépasse mes petites préoccupations et si on réfère ce développement au cadre de la conduite de la cure, cela permet de situer la position et les interventions du psychanalyste dans la séance. En particulier de situer la nature de l'interprétation et plus généralement de la scansion au regard des énoncés. En tout cas dans le troisième temps de la cure. Phase que je répute « déconstructive ». Car dans la deuxième phase dite, après Freud, de « construction » dans la cure, les interventions du psychanalyste semblent n'être en rien de l'ordre de « l'indifférence engagée » (encore que) ni de la butée que cette dernière autorise. De fait, les interventions du psychanalyste, dans cette phase sont, en apparence, d'une toute autre nature. Il s'agit de faire émerger les mythes prégnants, pour partie refoulés dans le préconscient, de telle sorte que le psychanalysant opère une organisation stable et quasi inaltérable

du mythe explicatif de telle sorte de conforter les symptômes dont il souffre. Dans cette phase le psychanalyste contribue activement à cette construction. Certes par rapport à la cure freudienne il y a deux différences :

- D'abord il ne se réfère pas à une herméneutique prédéterminée, que je répute pour cette raison « d'herméneutique de pacotille », par les mythologies freudiennes. Le psychanalysant, dans la plupart des cas, les utilise naturellement ! La vulgate culturelle n'a pas manqué de l'en informer. Qui n'a pas entendu parlé de l'Œdipe, de la castration, du meurtre du père, de la rivalité fraternelle...
- Ensuite, malgré les apparences, le psychanalyste ne se déprend pas de sa position de lien social. Quand il intervient pour contribuer à l'élaboration des mythologies individuelles support de croyances, il n'y souscrit pas. Dans cette phase, et pour faire un lien avec l'image utilisée antérieurement, le psychanalyste est en position « neutre » d'ethnographe qui se situe comme l'accoucheur de la complexité des mythologies qui hantent le psychanalysant. Puis il procède à leur simplification. Dans cette perspective, il faut considérer le psychanalysant comme « l'informateur » de ce qui lui est, en apparence, insu. Les interventions du psychanalyste visent la clarification et le choix des mythes que le psychanalysant utilisera pour stabiliser sa construction mythologique de telle sorte de constituer un « savoir »

prétendument partagé par le psychanalysant et le psychanalyste. C'est dire que dans cette phase on ne peut évoquer, à propos des interventions du psychanalyste, la fonction énonciative. Sauf à considérer que cette position de maïeuticien relève déjà de l'indifférence engagée. Ce qui n'est pas faux et lui évite celle inefficace et contre productive de supposé savoir. Il n'y a pas, à proprement parlé, d'effet énonciatif performatif (pour parler comme les linguistes). Mais cette position en préserve la potentialité qui s'effectuera réellement dans la troisième (et quatrième) phase de la cure. C'est dire tout de même que dans cette deuxième phase, quoique le psychanalysant le croit, on n'est déjà pas dans un colloque relationnel moïque. Ce qui fait toute la différence.

C'est effectivement que dans la troisième phase déconstructive que les interventions « interprétatives » seront véritablement énonciatives. A ce moment quand le psychanalyste y va d'une parole elle ne s'adresse à « personne ». Entendez qu'elle ne s'adresse pas à la personne de son psychanalysant, c'est-à-dire à son Moi. Il ne s'agit donc pas d'un énoncé faisant signification quoique ce soit au travers d'un énoncé que s'opère cette parole énonciative. Cette parole est purement énonciative et destitue, si besoin était, l'illusion qu'il y aurait relation entre le psychanalyste et le psychanalysant. Cette parole active concrètement le lien social par lequel la cure se trame. Il ne s'agit plus de provoquer la révélation d'une signification émergente ou de favoriser l'articulation d'une construction mais, dans un premier temps, de faire butée à la prolifération infinies des

transformations mythologiques pathogènes. Transformations qui ont pour but de valider l'organisation psychique pathologique, et de faire perdurer les souffrances, au prétexte qu'il y aurait toujours quelque chose à découvrir. Tant qu'il y a des choses à trouver, on préserve les souffrances qui se substituent à la jouissance subjective ordinaire garante, elle, de la persistance de l'éprouvé d'Ex-sistence.

Dans un deuxième temps l'interprétation énonciative aura pour fonction de destituer le système de croyance que les mythologies pathogènes entretenaient (dont elles sont la liturgie). On pourrait dire que dans cette phase tout se passe comme si l'énonciation (vocalique) interprétative ou scansionnelle du psychanalyste, suppléait à la fonction subjective du psychanalysant, toujours en souffrance. Elle a pour finalité d'inférer d'abord une dubitation sur les croyances préalablement dévoilées, puis de contribuer à destituer les formations mythologiques « raisonnantes » de telle sorte de mettre en exergue la perduration des répétitions morbides qui caractérisent les psychonévroses.

Mais il ne faudrait surtout pas croire que cette intention de coup d'arrêt, qui anime l'interprétation du psychanalyste, puisse avoir une quelconque efficacité par la seule vertu de l'interprétation ou de la scansion elles-mêmes (du genre stimulus réponse). Bien sur cette interprétation ou cette scansion énonciative ne s'adresse pas au Moi. L'intention, hasardeuse j'en conviens, est que l'interprétation énonciative relève de ce que j'ai évoqué au début de ce développement. C'est-à-dire de la transmission telle

qu'elle quand il y a lien social. Dans cette perspective l'effet de destitution des croyances, que l'interprétation énonciative, en s'opposant aux manigances moïques, doit permettre, un écho du côté de l'instance subjective défaillante du psychanalysant. Il y a du Sujet même défaillant. Cette affirmation, qui signe la séparation radicale, a pour objectif de réactiver, là où elle s'était arrêtée en impasse, l'auto organisation de la fonction subjective du psychanalysant. Faire obstacle à l'usurpation par les mythologies moïques de la fonction subjective, devrait permettre de créer un espace psychique « vide » propice à la réactivation de l'auto organisation du registre « symbolique » Inconscient et à la confortation du Sujet. Car si on considère que la structuration de l'appareil psychique dépend quasi exclusivement d'un processus d'auto-organisation endogène, il serait contradictoire de penser qu'une intervention externe interprétative, fut elle énonciative, puisse directement avoir un effet de relance de sa restructuration. Il faut que cette réactivation soit endogène. L'interprétation énonciative, si elle ne s'adresse à « personne » (c'est-à-dire, dans la cure, pas au Moi), a pour objectif de créer expérimentalement ce « vide » terrorisant (par destitution des mythologies) qui renvoie le psychanalysant à cette Détresse du Vivre, dont il n'est jamais sorti au moment de l'émergence de l'Instance subjective. C'est à partir de l'expérience du vide (et de son maintien) dans la cure qu'il y a une chance pour que l'épreuve de subjectivisation se réactive et arrive à bonne fin. C'est en cela que l'on peut considérer la cure dans sa troisième phase comme un lieu où s'acte la transmission. Le prototype de toute transmission possible.

On pourrait donc faire l'hypothèse que pour un psychanalyste il y aurait deux situations de transmission archétypales : la conduite de la cure et celle du séminaire. Comme s'il y avait une manière d'équivalence entre la position qu'il tient dans la cure et le séminaire. Et pas seulement dans la cure didactique où on pourrait croire qu'elle bénéficie exclusivement d'un effet de transmission. Or il faut garder à l'esprit qu'un des présupposés concernant l'efficacité de la cure, c'est-à-dire la possibilité de guérison, est que toute cure, quand elle est psychanalytique, se révèle didactique. Il n'y a de guérison que si le psychanalysant, dans l'expérience de la cure, prend **connaissance** de la structuration et du fonctionnement de l'appareil psychique (et non pas de « son » appareil psychique). C'est dire que dans cette occurrence, il faut entendre « didactique » dans le sens restreint de prendre « connaissance » du fonctionnement psychique au travers d'une transmission énonciative. Et, partant, de ses dysfonctionnements. C'est une nécessité. Certes le psychanalysant lambda ne gardera aucun souvenir de cette connaissance. Immanquablement il l'oubliera, une fois son analyse menée à bonne fin. Elle ne lui est pas nécessaire pour vivre. Disons qu'il l'a « existentiellement » assimilée. Vous remarquerez que je ne parle pas de « savoir » car justement cette prise de connaissance est la conséquence de la destitution du « savoir » mythologique qu'il avait construit pour pallier la carence subjective dont il est affecté. Il n'en n'est pas de même du psychanalysant qui, à un certain moment de sa psychanalyse, se voit imposer le destin de prendre position de psychanalyste. Bien sûr, il ne s'agit pas à proprement parler d'un destin, ni même d'un « désir », mais d'une manière d'obligation Ex-

sistentielle. Comme je l'ai déjà évoqué, et sans doute à plusieurs reprises, cette obligation tient de la passion qui s'actualise à partir de cette appréhension aigue, à un certain moment de sa cure, que l'irréversible de l'Ex-sistence subjective conditionne le vivre. Cette « connaissance » (qui n'a rien de sexuelle !) ouvre à l'Esprit de l'Acte psychanalytique. Dans cette occurrence, il n'y aura pas d'oubli. Jamais.

De fait, c'est autour de cette « connaissance » que se noue le déroulé du séminaire. Et donc la transmission. Il pourrait donc y avoir continuité entre Acte psychanalytique et performance du séminaire. Pour aller plus avant dans cette hypothèse, on pourrait schématiquement (ou structurellement) faire ressortir ce qui serait commun entre ces deux actes. Vous aurez sans doute retenu que dans la deuxième phase de la cure (celle qui suit les séances préliminaires où s'est jouée la rencontre et déclenchée l'adresse par l'éphémère irruption de la détresse), le psychanalyste contribue activement d'abord la prolifération des mythologies « raisonnantes » prétendument explicatives puis à la construction, par élimination et décomplexification, de versions archétypales (mais singulières) constituées en « raisons »... dont le psychanalysant ne tarde pas à comprendre qu'elles n'ont aucun effet sur les répétitions pathologiques dont il est la victime. Je le répète ce type de savoir n'a jamais guéri personne. Dans le séminaire on procède de manière, au fond, assez semblable. Il est vrai que contrairement à ce qui se passe dans la cure, on ne contribue pas exactement à la prolifération, à la complexification, des élaborations antérieures qui servent de prétexte au déroulé du séminaire. Les complexifications

mystifiantes sont le fait des auteurs auxquels on s'intéresse. Dans le séminaire on présente ces complexifications, non pas pour en percer le secret, comme on le fait dans l'exégèse ou le talmudisme, mais pour procéder à leur réduction schématique (structurale) de telle sorte d'en faire ressortir le caractère aporique. Comme vous le savez, l'exégèse et le talmudisme sont des moyens très efficaces pour entretenir la croyance et faire perdurer ce que nous avons repéré comme « obséquieuse soumission ». Si on passe par cette réduction de la complexification ce n'est que pour pouvoir, avec une certaine clarté, en déconstruire l'argumentaire. Encore qu'il soit nécessaire d'être objectif. Dans le cas des élaborations complexifiantes de Freud (et aussi de Lacan mais à un moindre degré), il faut reconnaître qu'elles n'ont pas seulement pour objectif de masquer, à l'aide d'un savoir mythologisant une (ou plusieurs) aporie. Car si objectivement on s'essaie à leur compréhension, on s'aperçoit, à notre grande stupéfaction, que non seulement elles contribuent à décrire et aussi à expliquer des processus réels du fonctionnement de l'appareil psychique. De ce point de vue il est troublant de constater la pertinence et la perspicacité de Freud. Dans cette perspective plus je vais plus je pense que depuis Freud on n'a guère découvert d'autres processus psychiques que ceux qu'il nous a légués. Ce qui en dit long sur sa capacité objective d'observation. Ce qui d'une certaine manière, permettrait de donner partiellement raison à Lacan quand il affirme que « *tout est dans Freud pour qui sait le lire !* ». On est alors devant ce paradoxe où les processus psychiques décrits et expliqués correspondent véritablement à des phénomènes issus du fonctionnement et de la structuration

de l'appareil psychique alors que les concepts fondamentaux qu'il met à l'armature de ces déductions sont, pour la plupart, erronés. Cela explique aussi, pour partie, l'addiction à cette pseudo théorie. C'est en cela que je dis que Freud échoue là où Darwin réussit : trouver les principes fondamentaux à partir desquels tous les phénomènes expliqués et décrits peuvent trouver une logique d'organisation et d'articulation expérimentables. Passer du savoir empirique à la connaissance. Cette déconstruction de ce que l'on pourrait appeler un pseudo modèle débouche dans le séminaire sur une dissolution. Dissolution qui dévoile un vide. Si ce vide théorique est entendu et assimilé alors la croyance, que les élaborations complexifiantes entretiennent, peut se dissoudre. D'une part les apories que les mythes « fondamentaux » masquent peuvent être reconnues et abandonnées. D'autre part les découvertes des processus qui procèdent à la structuration et au fonctionnement ainsi qu'aux dysfonctionnements de l'appareil psychique peuvent être reconnus et conservés mais réorganisés à partir de concepts fondamentaux plus valides. Et ainsi se constituer en véritable connaissance.

Aussi, ce qui se joue dans la cure à l'issue de la phase de déconstruction, au moment où le vide et la détresse font irruption et permettent de réactiver l'auto organisation subjective, se joue aussi dans le séminaire au moment où l'inanité des mythes fondamentaux se dévoile. L'obséquieuse soumission s'évanouit pour laisser place à la **reconnaissance** des avancées dont nous avons hérités. Mais pour que cette révolution s'opère pour chacun, il est nécessaire que, comme

dans la cure, celui qui y va de son énonciation subjective s'adresse non pas à des « personnes » mais à des Sujets pris singulièrement dans la nécessité de leur Acte. Pour y revenir cette énonciation ne s'adresse pas à la cantonade mais à d'autres psychanalystes en position subjective. Et cette nécessité serait sans doute improbable si on considère que l'énonciation pris dans les énoncés s'adresse à un collectif. Lacan, en son temps, quand il voulait promouvoir entre psychanalystes « *un lien social débarrassé de tout effet de groupe* » s'illusionnait sans doute. Cet idéal est impossible. On ne peut pas « penser » collectivement. Et il n'y a pas d'intelligence collective. En revanche, on peut faire l'hypothèse qu'il pourrait y avoir des effets de transmission singulière, c'est-à-dire de « sujet à sujet ». Vous me direz : « on peut toujours rêver ». Ou pas. Je ne rêve pas. Mais si je me réfère à ma culture d'origine, on peut dire que pour tenir cette position de transmission, « il n'est pas nécessaire d'espérer (être compris) pour entreprendre ni de réussir pour persévérer ». Sentence qu'il ne faut pas entendre du côté d'une banale morale stoïcienne. Mais du côté de l'intention psychique de transmettre et non pas d'enseigner. C'est dire sans finalité d'être compris. Encore que oui, si on considère que le stoïcisme consiste essentiellement à distinguer entre ce qui dépend de nous, (et sur lequel il faut concentrer nos efforts), et ce sur quoi nous n'avons aucune influence. En tout état de cause pour qu'il y ait transmission ce qui dépend de nous c'est de contribuer au vide en lieu et place des mythologies occultant tout de la fonction subjective dans la cure que l'avancée théorique dans le séminaire. Encore faut-il qu'aussi bien le psychanalysant que le participant du séminaire puisse se saisir de ce vide...

Après cette dernière digression sur la transmission, on peut revenir sur ce dont il était question dans le dernier séminaire à savoir la critique que Wittgenstein portait à l'égard de la technique d'interprétation, sur deux points : d'abord elle ne permettait pas de révéler l'Inconscient, ensuite elle ne dévoilait pas **les causes** des dysfonctionnements psychiques mais **des raisons**. Elle débouche sur un agencement de raisons qui occultent la (ou les) causes de ces dysfonctionnements. Dans les termes qui sont les miens, on pourrait dire que ces agencements de raisons rendent intelligibles les effets phénoménaux que les causes (ou la cause) génèrent. Pour poursuivre dans cette entreprise de déconstruction il faut prendre en compte que l'exercice d'interprétation auquel le psychanalyste se livre s'applique non seulement sur les associations libres, mais avant tout et surtout sur les rêves. Le rêve pour Freud est la « voie royale » pour découvrir l'Inconscient. J'ai déjà eu l'occasion dans le cadre de ce séminaire (je crois qu'il s'agit de la séance de décembre 2016) de démonter la théorie du rêve telle que Freud l'agence. Il n'est pas inutile d'y revenir aujourd'hui car je n'ai pas tout dit. Pour anticiper il me semble qu'il faille affirmer que « la science du rêve » est totalement infondée. Pour le dire de manière péremptoire, tout comme je l'ai fait pour la pulsion et la libido, le rêve n'a rien à voir avec la réalisation d'un désir sexuel infantile refoulé. Encore faut il en faire une démonstration argumentée et convaincante. Car, comme vous le savez, la dite « Science des rêves » est le « Grand Œuvre » de Freud. Et vous n'êtes pas sans savoir que la « Grand Œuvre » est le graal jamais atteint par les alchimistes. Reste que comme la pulsion, le rêve, la théorie freudienne du rêve, n'a jamais été

véritablement démentie, de manière radicale, par les psychanalystes.

POUR EN FINIR DÉFINITIVEMENT AVEC LE RÊVE FREUDIEN

Pour opérer ce travail de déconstruction, je propose de partir de ce que Freud repère comme « *travail du rêve* ». C'est un point de départ qui en vaut un autre surtout si on veut lui opposer une approche neurologique. De ce travail du rêve, il en est question bien évidemment dans *La Science des rêves* de 1900 mais aussi au chapitre II de *L'Introduction à la psychanalyse*. Dans ce chapitre, il reprend la différenciation entre contenu manifeste du rêve (ce que le rêveur est capable de transcrire au réveil) et le contenu latent. Etant entendu, si on suit Freud, que le travail d'interprétation consiste à faire, à l'envers, ce que le travail du rêve effectue inconsciemment sous l'emprise de la censure pour produire le contenu manifeste. De fait le travail du rêve consiste en un refoulement partiel puisqu'aussi bien la censure n'est que partielle, sinon il y aurait impossibilité de réalisation du désir inconscient refoulé que le rêve satisfait, et débouche sur une transformation qui permet l'émergence du rêve. Il y a donc un désir inconscient qui tente de passer la censure et qui y réussit partiellement au prix du travail du rêve. Le travail du rêve est censé être un codage secret qui transforme le contenu latent en contenu manifeste. Si on avait un sens critique développé on pourrait déjà mettre en doute ce dispositif. Si on peut admettre que le prétendu contenu manifeste est un phénomène observable personne jamais n'a

observé de contenu latent du rêve. Son existence psychique tient ou du postulat ou de la spéculation. Je serai assez enclin à y voir une invention spéculative. Mais peu importe. Ce qui est intéressant tout de même c'est de démontrer comment Freud va décrire le processus psychique « *d'élaboration* » par lequel va passer le prétendu contenu latent pour aboutir au contenu manifeste dont le rêveur peut se saisir au réveil. Cette modalité d'élaboration, Freud la nomme « *déformation* ». Pour lui cette « *déformation* », sous l'égide de la censure, nécessite trois procédés psychiques. Il s'agit de la condensation, du déplacement et de l'imaginarisation.

- **La condensation** consiste selon lui à rendre l'hypothétique contenu latent « *plus petit* » une sorte de « *traduction abrégée de celui-ci* » écrit-il. Il retient trois procédés pour aboutir à cet abrégé :
 - Certains éléments sont tout simplement éliminés
 - Le rêve manifeste ne reçoit que des fragments de certains ensembles du rêve latent
 - Des éléments latents ayant des traits communs se trouvent fondus ensemble dans le rêve manifeste
- L'autre processus qui permet d'opérer la transformation du rêve latent en rêve manifeste est le **déplacement** que Freud décrit comme suit :

« le déplacement s'exprime de deux manières : en premier lieu un élément latent est remplacé non pas par un de ses propres éléments constitutifs mais par quelque chose de plus éloigné donc par une allusion ; en deuxième lieu, l'accent psychique est transféré d'un élément important sur un autre peu important de sorte que le rêve reçoit un autre centre et apparaît étrange ».

De ces deux premiers mécanismes Lacan s'en est emparé pour les traduire en termes rhétoriques de métonymie et de métaphore (des tropes) quoique les descriptions que Freud propose ne correspondent pas tout à fait aux définitions de la métonymie ni de la métaphore. Il y a eu, à l'époque, des discussions byzantines entre linguistes et psychanalystes autour de ces différences alors que l'enjeu est ailleurs et beaucoup plus crucial, voir révolutionnaire. Il y allait du rapprochement et de la rencontre de la linguistique et de la psychanalyse. C'était pour Lacan la manière de faire entrer les concepts linguistiques dans le corpus de la théorie psychanalytique. En tout cas du rôle de ces tropes dans le processus de refoulement. Ce qui était un premier pas. Vous savez que pour ce qui me concerne je considère que la « déformation » des mythologies déviantes, c'est à dire de leur refoulement dans le préconscient, bénéficie de tous les tropes et figures de rhétoriques que les linguistes dénotent. Et pas seulement de la métonymie et de la métaphore.

- Le troisième effet du travail du rêve consiste dans la transformation des idées du rêve latent en images. C'est en cela qu'on peut parler d'imaginarisation. Il considère en effet, que cette transformation « *d'idées en images* » joue un rôle essentiel dans la formation du rêve. Mais pour lui, seul une partie du contenu latent est transformée en image. C'est pourquoi il estime que cette partie du rêve constitue un rébus et que son élucidation consiste à retrouver l'idée ou les mots qui se cachent derrière les images. De la part du désir qui brave le refoulement, c'est une manière très efficace de le travestir dans le texte latent du rêve. De fait c'est un déplacement radical, puisqu'un mot ou une idée sont représentés par une image. Cela permet d'accéder comme incognito à la satisfaction interdite. Quoique comme le fait remarquer G Guillerault, dans un texte inédit, si on lit bien Freud, on se demande si le rêve a véritablement la fonction de permettre d'accéder à nouveau à la satisfaction d'un désir infantile refoulé. Le but du rêve selon sa lecture, et en fin d'analyse, **serait non pas la satisfaction** d'un désir (infantile refoulé) **mais de générer du déplaisir**. Et ce, non pas seulement dans les cauchemars et les rêves traumatiques répétitifs, mais pour tous les rêves. Comme si la censure, bernée dans un premier temps, infligeait à tous coups, dans un deuxième temps, à cette satisfaction codée une réprobation cause du déplaisir. Ce qui supposerait qu'il y aurait implicitement chez Freud la conviction que l'appareil psychique recèlerait une aptitude morale censitrice immanente ou innée. Aptitude

moralisatrice dont la censure serait le bras armé et accessoirement opérateur du refoulement. D'ailleurs si on allait plus loin dans la critique, on pourrait tout aussi bien réfuter le sacrosaint Principe de Plaisir dont Freud fait l'un des principe dynamique du fonctionnement de l'appareil psychique. On sait qu'à cette opposition « plaisir/déplaisir » il va substituer, avec la transformation métapsychologique de 1920 (*Au-delà du Principe de Plaisir*) l'opposition quasi métaphysique, Pulsion de Vie / Pulsion de Mort. Et instaurer une lutte à mort entre ces deux tendances. Déplacement qui débouche sur une conclusion paradoxale où le Principe de plaisir se fait, en définitive, le vecteur et l'ordonnateur de la Pulsion de Mort. Puisqu'aussi bien, le principe (homéostatique du plaisir) serait au service de l'abaissement des tensions au niveau le plus bas, c'est-à-dire au retour à l'inanimé. C'est-à-dire à la Mort. Tout aussi paradoxalement, on pourrait conclure de cette élaboration que le déplaisir est, en quelque, sorte une garantie d'éprouvé de vivre. Ce qui n'est pas si mal vu. Comme vous le savez je soutiens quelque chose qui pourrait être une réinterprétation de cet apparent paradoxe. A savoir que la souffrance psychique serait, à défaut d'une Ex-sistence subjective avérée ou assurée par la jouissance, une manière de se sentir « survivre ». Ce serait l'un des secrets de l'attachement indissoluble que le névrosé ou le pervers ou le psychotique portent à ses symptômes. La finalité « adaptative » des symptômes serait d'être cause de souffrances psychiques irrévocables parce qu'elles font

éprouver le « survivre ». Dans cette perspective (que j'évoque ici à nouveau) avec ce paradoxe (que je ne manquerai pas d'approfondir ultérieurement), on peut faire l'économie du recours aux pulsions de Vie ou de Mort mais aussi au plaisir et au déplaisir. Croire que les souffrances psychiques sont dues à des perturbations et des empêchements de l'économie du plaisir (de surcroît sexuel) est d'une insigne naïveté. Ou il y aurait masquage, derrière cette naïveté d'une homéostasie pulsionnelle, d'une idéologie du bonheur et du malheur. En d'autres termes, guérir ce serait accéder au bonheur. **On peut sans doute évoquer quelque chose de l'ordre de l'équanimité pour les humains** grâce à un fonctionnement restauré de l'appareil psychique. Mais croire au bonheur ou même à la joie comme le fait Spinoza n'est guère réaliste. L'indice qu'il y aurait chez Freud quelque chose de l'idéologie implicite du bonheur serait qu'à contrario, après le remaniement pulsionnel de 1920, il développe un pessimisme notoire et profond quant à la destinée de l'homme. Tout aussi bien dans *Malaise dans la civilisation* que dans *Avenir d'une illusion*. Ce pessimisme se nourrit sans doute de la croyance que ce plaisir homéostatique détermine le retour inéluctable à l'inanimé. Ce principe monomaniacal fondé sur la pulsion n'est guère utile. Certains ont soutenu que « *l'homme est malade du langage* ». Freud sous entendait, lui, que « *l'homme est un animal malade de la pulsion sexuelles* » pour cause de dénaturation d'icelle. Dit comme cela c'est carrément ridicule. L'homme dans sa nature est un animal malade

de rien mais susceptible de tomber malade organiquement et psychiquement. En tout cas pas à cause de l'illusion de la pulsion sexuelle. Qu'il y ait des éprouvés ou des sensations de plaisir, certainement. Mais ces éprouvés ou ces sensations de plaisir sont d'origine neurocérébrale et pas psychique. Et si on s'en tient à la neurophysiologie, on sait qu'il y a bien ce qu'on repère comme « circuit de la récompense », sorte de processeur, pour paraphraser Naccache, qui intervient pour favoriser les acquisitions adaptatives. En particulier l'apprentissage mais aussi tous les comportements nécessaires à un organisme vivant pour subsister. Qu'il intervienne dans la sexualité humaine est indéniable, mais pas de manière exclusive. Il scande bien d'autres activités humaines et permet de les sélectionner et de les fixer pour qu'elles perdurent. On ne peut pas non plus penser que ce circuit de la récompense serait déduit de la pulsion sexuelle procréative pour devenir générique par dénaturation et conforterait l'ensemble des activités humaines par déplacement. Tout ceci n'est pas sérieux. Mais il faut dire que cette absurdité a même perduré chez Lacan au point de conclure à « l'impossibilité du rapport sexuel » !

Tout cela pour dire que les fondements du rêve freudien ne sont guère assurés. En effet, partant de ce constat on peut considérer que les postulats freudiens concernant la fonction du rêve dans l'appareil psychique et, au-delà, l'orientation générale de la cure psychanalytique comme exhumation d'une histoire (sexuelle) refoulée, est légitimement remise en question. Une des manières de

reprendre la question du rêve de telle sorte d'en valider, malgré tout, la pertinence dans la cure consiste à repartir des connaissances neuro physiologiques

RETOUR À L'APPROCHE NEUROPHYSIOLOGIQUE DU RÊVE

Pour ce qui concerne le rêve, je m'en tiens à ce que Michel Jovet a découvert, décrit et théorisé. Il se trouve que concernant le rêve et le sommeil, la fonction du rêve et du sommeil, et du rêve vis-à-vis du sommeil (on sait que Freud a affirmé que le rêve était le gardien du sommeil), peu de chose a été à nouveau découvert. On considère ses recherches comme toujours globalement acceptable. Il faut quand même remarquer que Jovet, comme Wittgenstein, n'a jamais été contempteur virulent de Freud. Lui aussi avait une certaine bienveillance à l'égard de son œuvre. Pour lui les affirmations de Freud concernant le fonctionnement et la finalité du rêve étaient simplement sans fondement scientifique. Il se pourrait même qu'à un moment de sa carrière il ait espéré que la théorie du rêve freudien soit exacte. De là à conclure que le rêve n'est pas la voie royale pour accéder et comprendre l'Inconscient, il n'y a qu'un pas ! Pas que je ne franchirai pas. Pas plus que je ne contesterai l'association libre comme « règle d'or » dans le protocole de la cure et qui à ce titre ne doit pas être abandonnée.

Je n'ai pas lu les derniers ouvrages, concernant les rêves, parus après 2000. En tout état de cause, il n'y a sans doute rien de bien nouveau en tout cas chez Jovet, puisque sa carrière

scientifique était terminée depuis un certain temps à cette date. D'ailleurs il semble que les neuro physiologistes qui ont suivi Jouvét n'aient pas remis en question de manière fondamentale ses hypothèses. Reste qu'en 1996 il reprend l'hypothèse, après l'élimination successive d'autres hypothèses, que le rêve sert à une reprogrammation neuro physiologique :

« j'ai proposé d'expliquer la fonction du rêve en considérant le fait que le sommeil paradoxal apparaît chez les homéothermes au moment où cesse la neurogénèse, c'est-à-dire l'organisation génétique programmée du système nerveux central, alors que chez les poïkilothermes (les animaux à sang froid), il n'apparaît pas parce que la neurogénèse ne s'interrompt pas. Chez les homéothermes au contraire, passé les deux jours chez le raton et le chaton, et le troisième mois chez l'homme, toutes les cellules nerveuses cessent de se diviser. Autrement dit chez les animaux à sang chaud, il n'existe aucun système neuronal d'entretien des données héréditaires contenues dans les cellules nerveuses. D'où l'hypothèse que le sommeil paradoxal aurait pour fonction de relayer la neurogénèse, en assurant la programmation génétique de l'individu. Non pas la programmation des comportements instinctifs de l'espèce qui sont mise en place une fois pour toutes lors de la neurogénèse mais celle des comportements spécifiques de l'individu. Les rêves seraient des moments de reprogrammation génétique de l'individu qui maintiendraient fonctionnels les circuits synaptiques responsables de son hérédité psychologique ; ceux qui sont responsables des circuits idiosyncratiques ».

Il ajoutait :

« Cette hypothèse d'une programmation itérative de l'individuation au cours du rêve n'est pas très appréciée par l'intelligentsia scientifique car elle fait penser aux vieux débats (idéologiques) sur l'intelligence, le quotient intellectuel, les classes sociales. Mais cela n'a rien à voir avec mon hypothèse. Le problème avec l'activité onirique est qu'on a à faire à un phénomène sans aucune fonction. On sait que c'est quelque chose qui occupe 20% du sommeil et constitue un besoin puisque quand on le supprime il tend à revenir automatiquement. C'est tout. L'hypnologue sait qu'il n'existe pas de véritable cause au sommeil paradoxal mais une constellation de conditions suffisantes qui doivent toutes être présentes... ». Et il ajoutait : *« Une bonne moitié de nos connaissances actuelles seront sans doute fausses dans deux ou trois ans. L'ennui c'est qu'on ne sait pas de quelle moitié il s'agit ».* Cette objectivité et cette humilité qui l'honorent, ne sont guère partagées par les psychanalystes.

En tout état de cause, si on retient cette hypothèse de reprogrammation, une chose est certaine : **le rêve ne renvoie pas au passé et n'est pas la réalisation d'un désir (sexuel) infantile refoulé.** Ce qui permet de remettre dos à dos Moïse et Freud. Le rêve n'est pas une anticipation de ce qui va advenir à l'Égypte du pharaon (les sept plaies d'Égypte) : il n'est pas prémonitoire d'un déterminisme (ou d'une intentionnalité) déïque; il ne renvoie pas non plus au passé sexuel infantile. Il concerne le présent et le maintien

fonctionnel de la programmation adaptative que d'autres neuro scientifiques considèrent comme mis à mal lors des expériences de la vie. Reprogrammation régénératrice en quelque sorte. Dans le cadre de cette hypothèse neurophysiologique de reprogrammation, il faut ajouter un autre élément de compréhension expérimentalement acquis : le rêve dans le sommeil paradoxal joue un rôle (comme j'y ai déjà fait allusion) primordial dans la mémorisation à long terme tant en ce qui concerne la mémoire épisodique que sémantique (mémoire déclarative). Le rêve joue donc un rôle éminent non pas dans la réactivation de souvenir épisodique ou sémantique ancien, mais dans la fixation des événements et des connaissances actuelles dans la mémoire à long terme. On peut donc penser qu'il constitue des facteurs de réorganisation psychique (cf. Tassin, Jaffard et bien d'autres encore, en particulier une thèse de Léa Le Barillet soutenue à Lyon I en 2015 intitulée *Rôle du sommeil paradoxal dans des formes de mémoire dépendante de l'hippocampe* que je n'ai fait que parcourir). Sommeil paradoxal et rêve sont des processus auto organisationnels associés aux processus mémoriels de long terme, qui assurent la reprogrammation permanent de l'homéostasie neurophysiologique. Tout cela confirme que la théorie freudienne du rêve est une pure spéculation sans fondement scientifique. Pas même une hypothèse comme le dit Wittgenstein à propos de l'Inconscient comme registre. On peut d'ailleurs enfoncer le clou pour destituer totalement cette théorie freudienne, par une approche épistémologique purement psychanalytique. Il suffit de remarquer que l'échafaudage des élaborations freudiennes tient à peu près si

on admet la réalité d'un contenu latent du rêve. C'est un postulat car nulle observation clinique ne permet de l'attester. Il s'agirait d'un texte fantôme que, grâce à la technique d'analyse, on pourrait révoquer. Car ce n'est qu'à l'aide des associations sur les éléments du contenu manifeste du rêve que l'on peut prétendument en révéler le texte et la réalité phénoménale. Le texte reconstruit à l'aide de l'interprétation est censé représenter un contenu latent dont évidemment on ne sait rien. Et dont on ne saura jamais rien puisqu'aussi bien on peut considérer qu'il n'existe pas.

Et pour radicaliser totalement la critique on peut mettre en doute qu'il y ait un contenu manifeste tel que Freud en fait l'hypothèse. En effet, on peut se demander si ce qui est rétrocedé sémantiquement en séance est véritablement le contenu manifeste dont parle Freud. Comme si le rêveur une fois éveillé pouvait noter objectivement et mémoriser ce que la fonction onirique de reprogrammation a généré comme « ersatz sémiotique ». Avec les présupposés qui sont les miens il faut bien constater qu'il n'en n'est rien. On a, à ce moment de la restitution par le psychanalysant, à faire à une suite de sémantèmes (et non pas de sémiotèmes) qui s'ils ne constituent pas encore un récit intelligible procèdent tout de même de la signification. Étant donné le caractère incohérents de ces ersatz qu'ils soient sémiotiques langagiers ou visuels tout porte à croire que la machine à mythologiser s'est déjà déclenchée dès qu'ils ont été reconnus et conscientisés au moment de l'éveil. Ce qui n'avait pas échappé à Freud. Quand il décrit cette « science des rêves »,

il évoque ces critiques que des esprits, malveillants, pourraient lui opposer :

« Ce que nous rappelons du rêve et ce sur quoi nous exerçons nos talents d'interprétation est

- *Premièrement mutilé par le caractère infidèle de notre mémoire qui semble à des degrés particulièrement élevés incapable de conserver le rêve et perdre en route les pièces les plus significatives de son contenu*
- *Et deuxièmement, tout parle en faveur de l'idée que notre souvenir restitue le rêve de manière non seulement lacanienne mais également infidèle et faussée »¹*

Et plus loin

« Il est exact de dire qu'en tentant de reproduire exactement le rêve nous le défigurons »²

Objections que, dans un premier temps, il décide de minimiser : « jusqu'à présent nous avons choisi de ne pas entendre ces mises en garde ». Mais il ne manque pas, quelques paragraphes plus loin de trouver une réponse à celles-ci. C'est dire que ni l'hypothèse d'un contenu manifeste ni celle d'un contenu latent ne sont

¹ *Science du rêve* page 554-555

² *Ibidem* page 556

recevables. Il faut donc s'y résoudre dans ces conditions l'analyse des rêves est une pratique qui relève de l'invention plus que d'une exploration/dévoilement, d'un phénomène expérimentalement établis, censé receler un désir inconscient infantile. Plutôt, donc, une pratique qui s'apparente à une approche spiritiste (spiritisme dont on sait que Freud était entiché). Freud n'entre pas en communication avec les morts mais avec l'Inconscient qui n'existe pas. Il faut définitivement s'en convaincre (et l'acter) : le Rêve Freudien est une fiction puisque les concepts de contenu latent et de contenu manifeste n'ont aucune consistance et ne peuvent, donc, pas être opposés au modèle physiologique établi par Jouvet.

Bien sûr, vous pourriez me faire remarquer, à juste titre, qu'il y a des rêves qui se présentent effectivement comme de véritables récits construits. Et pas seulement chez les enfants. Freud en avait fait le constat. Jouvet, qui en avait compilé des centaines, au point de se nommer lui-même onirologue, avait en effet noté qu'il y avait des rêves qui se formaient dans d'autres phases que celle du sommeil paradoxal. Cette hypothèse est contestée par Jean-Pol Tassin. Il considère qu'il y aurait un biais expérimental. Il fait l'hypothèse que le rêve apparaît dès lors que l'on réveille le cobaye, quelle que soit la phase (lente ou paradoxale) dans laquelle ce réveil a lieu. Jouvet avait aussi noté que ces rêves non paradoxaux étaient ceux qui se présentaient sous forme de récits plus ou moins constitués. Cette hypothèse, ou ce constat, n'est pas sans intérêt pour un psychanalyste. Il y aurait **des rêves que je qualifie de stochastiques** (où sont traités des sémiotèmes) qui sont produits dans la phase paradoxale du

sommeil et **des rêves récits** (où sont traités des sémantèmes) qui se constituent dans des périodes de sommeil non paradoxal.

Rendu au bout de cette déconstruction, il reste à proposer une fonction du rêve qui pourrait être compatible à la fois avec les hypothèses physiologiques et la clinique psychanalytique structurale. Ce qui pourrait faire continuité entre ces deux champs, c'est qu'ils ont en commun les postulats d'auto organisation et de reprogrammation. De la même manière que le rêve aurait une fonction de reprogrammation physiologique, il aurait concomitamment une fonction de reprogrammation auto organisationnelle psychique. L'hypothèse de reprogrammation est alors compatible si on considère que l'appareil psychique est une structure langagière informative auto organisée qui d'une part assure de l'Ex-sistence et d'autre part vectorise le Vivre... Ce qui permet de proposer une approche métapsychologique de la production et de la fonction de ces différents types de rêves :

- Pendant la période de sommeil paradoxal l'organisme suspend ses fonctions ordinaires d'homéostasie (fréquence cardiaque, température corporelle entre autre) et déclenche une atonie corporelle à l'exception de mouvements oculaires rapides et d'érection aussi bien clitoridienne que pénienne. Ce phénomène caractéristique a donné l'espoir aux psychanalystes que les élaborations freudiennes concernant le rêve et leur caractère exclusivement sexuel pourraient avoir une vérification physiologique. Bien évidemment, il n'en n'est

rien. D'une certaine manière le corps est mis entre parenthèse. Puisque cette phase de sommeil paradoxale et de rêves stochastiques semble être le propre de la reprogrammation physiologique, on pourrait donc faire l'hypothèse que cette période onirique verrait les fonctions moïques s'éclipser au profit de la fonction subjective informative. Il y aurait dans cette phase une manière de reprogrammation subjective en même temps qu'une reprogrammation physiologique. Le rêve du sommeil paradoxal traiterait des pré-signifiants asémantiques. Ou, comme je l'ai proposé, de sémiotèmes. Ce qui permet de déduire que ce qui se joue dans ce rêve « paradoxal » concerne la fonction subjective. A partir de quoi on peut émettre deux sous hypothèses :

- Soit cette partie de sommeil paradoxale sert à la reprogrammation de la fonction subjective sous les espèces de la régénérescence toujours reconduite du Sujet inconscient sous l'égide de la jouissance
- Soit cette période de sommeil paradoxal où la reprogrammation des fonctions physiologiques s'opère se ferait sous l'égide justement de la fonction subjective. Comme si la fonction subjective pour faire perdurer son éprouvé d'Ex-sistence se devait de restaurer les fonctions physiologiques garantes du vivre.

Entre les deux il est bien difficile de choisir. On sait en tout cas que privé de sommeil paradoxal un laps de temps long, la fonction du vivre s'éteint. Est ce à dire que ce qui entraîne cette extinction du vivre serait causée par la disparition de la fonction subjective pour cause d'incapacité à se reprogrammer ? Cette absence de reprogrammation subjective entrainerait l'incapacité organique à sa capacité de reprogrammation physiologique ou bien l'absence de reprogrammation physiologique entrainerait la disparition de la fonction subjective ? Faute de choisir on peut aussi considérer que ces deux modalités de dissolution s'effectuent complémentirement et concomitamment. Où le vivre serait en quelque sorte la conséquence de ce qu'on pourrait appeler, après Atlan, « une matière à penser » dans le sens conceptuel que je donne au phénomène de penser. Où le « penser inconscient » s'intriquerait dans sa reprogrammation à celle physiologique.

- Réciproquement pendant le sommeil lent, où la motricité demeure, on pourrait faire l'hypothèse que les fonctions moïques sont toujours à l'œuvre. En particulier la fonction paraphrénique mythologisante. Ce qui expliquerait que c'est la capacité rhétorique propre au Moi serait à l'œuvre dans la formation des rêves « récits ». Ils seraient organisés par une pensée sauvage onirique toujours opératoire dans le sommeil et traiteraient des problèmes actuels que le rêveur a à affronter dans sa vie quotidienne. Ce qui expliquerait qu'il serait hors

contrainte et pourraient exprimer crument certaines envies et certaines épreuves. Le rêve du sommeil lent traite des signes (sémantèmes) agencés en systèmes de significations. A l'appui de cette hypothèse, on peut constater qu'à un certain moment de la cure, quand des reprogrammations moïques partielles sont à l'œuvre, on peut voir apparaître des rêves dont le contenu atteste s'une certaine transformation au niveau de l'appréhension du monde par le psychanalysant. En quelque sorte elles attestent par anticipation d'un nouveau fonctionnement social, professionnel, familial ou amoureux. On pourrait alors penser qu'ils sont en quelque sorte prémonitoire. Ce qui n'est pas totalement faux. Encore qu'il vaudrait mieux penser qu'il s'agit d'attester d'une reprogrammation qui n'a pas encore été « assimilée/accommodée » (cf. Piaget) et qui donc, à ce titre n'est pas encore effective. En quelque sorte il s'agirait d'une sorte de « training psychique » avant qu'il y ait véritablement effectuation possible. Dans les termes qui sont les nôtres ce serait une construction imaginaire précédant l'intégration de nouvelles conduites ou comportements : de fait, il s'agit sans doute d'un phénomène d'accommodation puisqu'il y a modification des capacités d'accueil de la structure psychique vis-à-vis de ces événements relationnels que lui impose son environnement. L'assimilation, elle, ne demande aucune modification de la structure de l'appareil psychique. C'est dans cette configuration que peut se produire aussi le rêve dit lucide.

- C'est aussi à ce dernier type de rêve récits (moïques) qu'il faudrait sans doute rattacher les rêves traumatiques répétitifs. Leur caractère répétitif, et quasiment invariant, ferait penser qu'ils se constituent comme des objets phobiques remplissant une fonction quasi vitale. En effet, si on fait l'hypothèse que l'évènement traumatique l'est parce que d'une manière ou d'une autre, il a occasionné au moment où il s'est produit un ébranlement subjectif, il est psychiquement nécessaire de parer au risque d'effondrement concomitant à cet ébranlement subjectif. Car le traumatisme, en dépit des apparences, ne concerne pas le système moïque mais le système subjectif. Le système moïque produit l'objet phobique sous les espèces d'un souvenir répétitif, angoissant ou terrorisant qui occulte l'ébranlement subjectif. D'une part tant qu'on est dans l'évènement, que le rêve (ou le souvenir) reproduit, on conjure le risque d'effondrement subjectif ou bien le vacillement de la fonction subjective. C'est pourquoi il y aurait reconduction répétitive de l'état de sidération dans lequel l'expérience dite traumatique laisse le Sujet. Le rêve traumatique retarde l'avènement ou le risque d'une In-Existence annoncée. D'autre part l'angoisse et la terreur (qui n'est pas une détresse), par anticipation, compense le risque de la perte de **jouissance** comme tension psychique qui fait éprouver d'être toujours présent maintenant. C'est dire que l'angoisse ou la terreur prend la place de la jouissance qui est la modalité d'Ex-sister... alors que l'Ex-sistence, dans la plupart des cas n'a pas subi de véritable dommage. Mais elles masquent et occultent cet éprouvé

d'Ex-sistence au point que s'ils perdurent comme masque, elles le remplacent véritablement. Certes, il arrive aussi que l'évènement traumatique déclenche, parce que la défaillance subjective était présente de tout temps, une névrose chronique d'hystérie d'angoisse qui empêche durablement le vivre. Mais ce n'est pas toujours le cas.

- Pour en terminer définitivement avec le rêve freudien il est nécessaire de préciser que sa fonction secondaire n'est pas d'être le gardien du sommeil. C'est le sommeil, comme le remarquait Jovet, qui est le gardien du rêve. Dans ce sens que le sommeil permet l'actualisation de la production onirique et, conséquemment la reprogrammation psychico-physiologique. A ce sujet on peut remarquer que dans les phases cruciales de la cure, en particulier dans la phase véritablement terminale, il semble y avoir une recrudescence notable de la production onirique dans le sommeil paradoxal. Il y aurait réactivation de la fonction subjective dans l'appareil psychique. Comme si la reprogrammation qui permet la guérison s'opérait « inconsciemment » dans le sommeil paradoxal. En tout cas implicitement et silencieusement sans que le psychanalysant y soit consciemment pour quelque chose. Hors volonté. Ce qui disqualifie définitivement ce qu'il est convenu d'appeler un « travail sur soi ». Au grand étonnement parfois du psychanalysant qui en bénéficie. Ce qui me fait dire que la guérison advient certes de surcroît, mais aussi à l'insu et hors volonté du psychanalysant. Et ce pour partie grâce aux

rêves paradoxaux (mais pas seulement). Auto organisation oblige.

A la lumière de ces hypothèses on peut donc comprendre que quand j'affirme que le rêve a toujours une place éminente dans la cure structurale, il ne s'agit pas de ma part d'une injonction sans fondement qui pourrait accréditer une manière de dénégation et la persistance chez moi de cette « obséquieuse soumission » dans laquelle l'œuvre de Freud, et celle de Lacan, nous tient. Dénégation que l'on pourrait formuler comme suit : « je sais bien que tout ce que raconte Freud sur des centaines de pages sur le rêve n'est ni scientifique ni même rationnel, et à ce titre irrecevable mais je ne puis m'empêcher (et vous encourage à) de pratiquer ce que Freud préconise ». Comme si je continuais à y croire malgré tout. Mon iconoclastie, comme disent certains, ne serait que d'apparence ou même le renforcement de ma croyance. Comme certains théologiens qui, à force de pratiquer l'exégèse en viennent à « prendre conscience » de l'inanité des croyances qu'ils tentent d'articuler, de justifier et de défendre, en passe donc de perdre la foi, sont contraints, pour la garder, de conclure « Je crois parce c'est absurde ». Il n'en n'est rien !

Ceux qui m'ont lu savent que lire, pour moi, consiste à faire advenir l'insu (théorique) autour duquel le texte (comme œuvre littéraire) s'élabore comme masque. Il ne s'agit donc pas d'iconoclastie. Mais bien plutôt de m'inscrire dans une continuité. On pourrait parler de subversion. Il n'en n'est rien. De fait, je considère que ma réflexion est dans la continuité de celle de Freud et de Lacan et de ce qu'ils ont frayé.

Je dirais, en ce qui concerne le rêve que, bien que la théorie que Freud a essayé d'établir soit irrecevable, on pourrait dire que la place telle qu'il l'a protocolisée dans la cure est toujours valide et centrale. Si tant est qu'on l'étaie sur d'autres présupposés et qu'on lui donne d'autres objectifs. On pourrait dire que, jusqu'à présent, dans la cure, la technique de l'analyse des rêves est une pratique qui opère à l'encontre de la théorie qui est censée lui donner sa validité. Mais il est bien difficile de se rallier à une technique réduite à sa seule technicité opératoire. Dans le cadre de la psychanalyse structurale une pratique doit s'avérer théoriquement pour opérer légitimement. Ou encore, il me paraît nécessaire que pour opérer dans la conduite de la cure, on ait la compréhension de ce pourquoi une technique opère. Car à l'évidence l'analyse des rêves mais aussi l'interprétation des associations libres, piliers de la cure, opèrent quelque chose. Et pourtant ces deux injonctions données au psychanalysant : « *tu associeras librement et tu livreras tes rêves* » tiennent elles de l'incongruité si on en reste aux théories classiques. Mais je maintiens que la première reste « *la règle d'or* » et la seconde la « *voie royale* ». Mais pas pour accéder à l'Inconscient. Ce qui peut paraître paradoxal après tout ce que je viens de raconter. L'hypothèse est que Freud aurait posé ces deux règles empiriques à partir d'une intuition qu'il ne pouvait formaliser.

Cette intuition convictionnelle ne pouvait être théorisée à son époque parce qu'il était borné, empêché et contraint par l'horizon scientifique indépassable du déterminisme linéaire réductionniste, si ce n'est mécanique, qui faisait, alors, force de loi. Frontière ultime de la science alors partagée par la

communauté scientifique de ce début de XXème siècle. En particulier par le cercle de Vienne. Conforté par les approches épistémologiques de Wittgenstein et de Popper. La théorie quantique mettra fin à une si belle certitude. Et induira un nouveau paradigme dans l'orientation et la conception des sciences. Où le hasard se substituera au déterminisme, comme fondement épistémologique de toute science. Tout se passe comme si à travers le protocole de la cure et les deux injonctions qui la structurent Freud avait anticipé un nouveau paradigme vectorisant les sciences. Il allait advenir après sa mort et après la seconde guerre mondiale. La théorie psychanalytique était fautive, la théorie de la pratique était fautive, mais la pratique empirique qui découle de ces deux théories fautes est pertinente. Au moins pour partie. Car il pressent ce qui pourrait en être d'un « Acte psychanalytique » qui ne serait pas seulement une technique psychothérapeutique. Mais il ne peut en saisir la nature. Moïse encore : il ne peut accéder à la terre promise d'une théorie juste et valide où la fonction de l'Inconscient est autre de celle à laquelle il croyait.

Si on essaie de résumer ses intuitions « convictionnelles (et véritablement révolutionnaires) qui structurent la conduite de la cure envers et contre tout, on pourrait dire que Freud a pressenti :

- Que derrière son hypothèse d'un appareil psychique énergétique, se profile la conception d'un système qui traite des informations langagières.

- Que ces informations langagières sont de nature stochastique puisqu'aussi bien il focalise la cure sur ce qu'avant lui ont considérait comme des ratés « indésirables » du fonctionnement psychique. Je le redis : les rêves, les lapsus, les actes manqués, les symptômes et mêmes les associations libres, tous phénomènes rapportés dans la séance au moyen de la langue. Ce qui n'est pas anodin.
- Que la structuration et le fonctionnement de cet appareil psychique résulte d'un processus auto organisationnel propre au vivant, en ce sens qu'il affirme que l'essentiel de son fonctionnement est indépendant de la maîtrise volontaire et de l'idéation consciente (de la conscience de la conscience selon ma terminologie). Cette affirmation peut se justifier si on considère que le postulat de déterminisme totalitaire de l'Inconscient, issu de l'idéologie déterministe scientifique téléologique de son temps, serait la métaphore (mythologique) de l'aperception (dont il ne pouvait avoir conscience) d'un processus darwinien d'auto organisation. C'est-à-dire téléonomique. Au mystère de l'Inconscient et du désir freudien il faut substituer l'aptitude psychique à l'auto organisation intentionnelle sans fin dernière et dénuée de sens.
- Que, dans cette perspective, l'intentionnalité (téléonomique) de l'appareil psychique est trivialement adaptative. Et que cette aptitude adaptative se manifeste,

en fin de structuration d'icelui, par le fait de ne laisser aucune énigme sans solution. C'est-à-dire sans intelligibilité langagière. Intelligibilité langagière dont la capacité rhétorique à mythologiser se charge sous les espèces de ce que Levi Strauss repère sous le terme (et le concept) de pensée sauvage. Aussi bien dans la veille que dans le sommeil grâce aux rêves lents. Anticipation donc de la fonction rhétorique de la langue à résoudre les énigmes sous la forme d'élaborations mythologiques. Ce que Freud repère déjà, a minima, à propos du rêve comme élaboration secondaire, comme je viens tout à l'heure de le rappeler. Elaboration secondaire, ou mythologisante, généralisable à toutes énigmes qui nécessitent une résolution et une mise en ordre.

ESQUISSE DU TRAITEMENT DU RÊVE DANS LA CURE STRUCTURALE

Si on tient ces principes comme vraisemblables alors, on peut considérer que le résultat de ces deux phénomènes que sont les rêves et l'association libre, quand ils sont rapportés dans la séance, se constituent comme des « attracteurs » à mythologiser puisqu'aussi bien les productions d'associations libres et le récit des rêves n'ont de prime abord aucune signification « raisonnables » repérables. Expérimentalement, si je puis dire, ils ne peuvent constituer que des énigmes intolérables. Ce qui ne manque pas de déclencher la machine rhétorique de l'appareil psychique.

De fait, l'attracteur à mythologiser le plus pur et le plus efficace est sans conteste le récit incohérent que le psychanalysant fait de ses productions oniriques issues de la phase paradoxale. Ce qui en reste sont, en effet, des sémiotèmes accolés sans rimes ni raison. Ils ne génèrent, a priori, aucun effet de signification appréhendable. Bien que, dès le réveil, le rêveur tente de lui donner une intelligibilité liminaire ne fut ce qu'en transformant les sémiotèmes en sémantèmes de telle sorte de pouvoir les mémoriser. En tous cas à court terme. Et parfois sans succès. Là où, véritablement, il n'y avait qu'un proto signifiant, il rétrocede en séance un mot (un signe), ou un ensemble de mot pré agencés. C'est ce matériel brut qui est donné à la sagacité du psychanalyste. Mais pas seulement car, comme je vous l'ai rappelé précédemment, la fonction moïque de l'appareil psychique a horreur du désordre et de l'incohérence. Elle s'active donc pour pallier ces perturbations :

- Dans un premier temps, cette activation est automatique. Elle déclenche la machine à mythologiser de telle sorte de rendre intelligible ce qui ne l'est pas. Et pour cela le psychanalysant n'a guère besoin des lumières de son psychanalyste. Il y pourvoit la plupart du temps lui-même. Aussi à partir du matériau langagiers produits par l'activité onirique paradoxale il va d'abord élaborer, non pas déjà une bribe mythologique, mais une manière de message qui a pour fonction de rendre compte de l'incohérence stochastique dans une formulation, non pas intelligible, mais énigmatique. Il agence l'énigme de manière appréhendable. C'est le premier temps qui

consiste à identifier le texte de l'énigme. Au fond il crée une énigme qui n'existait pas sous la forme de ce Freud repère comme contenu manifeste. Si on voulait faire image on pourrait dire que dans ce premier temps, le psychanalysant occupe la place de la Pythie puisqu'aussi bien il profère une sorte d'oracle incompréhensible, non plus dicté par Apollon, mais par un processus de reprogrammation. Sorte d'énonciation qui rappelle les vocalisations de la période de subjectivisation.

- Dans un deuxième temps, ce pseudo contenu manifeste du rêve aurait été traité de telle sorte de faire apparaître une signification qui équivaut dans les termes freudiens au contenu latent du rêve. Il y a à ce moment du traitement du rêve un véritable processus de mythologisation. On transforme le libellé de l'énigme, de l'oracle, en récit, dont on peut saisir la signification. Pour ce faire le psychanalysant associe, comme le préconisait Freud, sur chaque élément prégnant de l'énigme. Bien sûr cette manière de traiter les éléments du rêve lui a été suggérée par son psychanalyste. Car, le psychanalyste contribue activement à la construction de ce récit en y allant de ses interprétations. En général les dites associations renvoient à ce que Greimas appelait le contexte explicite... C'est-à-dire aux événements de la vie du que le psychanalysant traversent actuellement. On pourrait dire que dans cette phase du traitement du rêve le psychanalyste a peu ou prou la position des prêtres d'Apollon dont la fonction était d'interpréter l'énigme

que la Pythie leur adressait. Mais à cette étape du traitement du rêve, on ne peut pas dire que le récit équivaut à une brîbe de mythologie. En effet, pour qu'un récit se hisse au statut de mythologie il est nécessaire qu'il trouve son origine dans le passé de préférence immémorial. Au commencement des temps pourrait-on dire...ou dans des temps très archaïques. Un récit n'est qu'un reportage mais n'a aucune valeur propre à déclencher une croyance. Seul le mythe en a la capacité.

- Aussi dans un troisième temps, il s'agit de constituer une autre signification qui a, elle, à voir avec le passé infantile. Cette troisième construction consiste à donner un contexte situationnel historique aux significations contenues dans le contexte explicite préalablement sollicité dans le traitement du rêve. On en appelle là aux souvenirs les plus lointains. C'est seulement à ce moment que le récit peut revendiquer son statut mythologique puisqu'aussi bien il prend la dimension d'un destin. D'une certaine manière Freud s'en était avisé puisqu'il donnait aux rêves la capacité de receler un désir infantile refoulé. A ceci près que ce désir n'existe pas comme tel mais que l'énoncé de ce prétendu destin est l'aboutissement du traitement du rêve. Il est le résultat de la construction. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il n'existe pas d'une autre manière. Il existe véritablement puisqu'il y a dans les troubles psychiques chroniques, répétition des phénomènes pathologiques. Mais le traitement du rêve et les systèmes de significations qu'il

produit n'est pas le dévoilement des causes de ce destin. Le traitement du rêve révèle et rend explicite une partie du système de croyances qui occulte justement la véritable causalité des troubles.

De fait, les rêves moïques issus du sommeil lent doivent être traités de la même manière que les rêves paradoxaux. A ceci près que ce que le psychanalysant rétrocède en séance correspond déjà aux récits qu'il est nécessaire de faire émerger et de constituer pour traiter les rêves paradoxaux. Encore que ces rêves ne sont pas forcément fixés et stabilisés. Freud l'avait déjà noté quand il préconisait de faire répéter les textes des rêves qui lui semblaient peu établis. Certes, il employait cette technique à d'autres fins que celles que je viens d'énoncer. Il tirait la conclusion que les éléments qu'il ne retrouvait pas dans la deuxième étaient sans doute les plus signifiants. Il évoquait à ce propos la résistance. Ce n'est pas si sur. Du point de vue ethnographique une version en vaut une autre et l'une n'est pas plus pertinente que l'autre. Si on emploie cette technique dans la cure structurale c'est à d'autres fins. Il s'agit de sélectionner la version la plus stable et la plus apte à faire énigme pour le psychanalysant. La deuxième phase consiste alors à faire en sorte que l'énigme soit identifiable comme telle. Une fois cette phase menée à bonne fin, on passe alors à la phase « d'historicisation », de telle sorte de faire énoncer l'origine du récit. Comme dans le traitement des rêves paradoxaux, il s'agit de hisser ce récit au niveau de mythologie support de croyance. Ce qui est visé dans les deux cas c'est bien la mise à nu du système de croyance qui masque la causalité véritable. Bien évidemment dans la majorité

des cas, les matériaux qui servent à la constitution de ces rêves moïques sont des préoccupations actuelles (les souvenirs diurnes) qui assaillent le psychanalysant. On pourrait aussi se demander si dans ce type de rêve on ne serait pas confronté à une actualisation onirique de mythologies préconscientes refoulées. Il s'agirait alors de reconstituer le texte qui aurait subi antérieurement un traitement rhétorique de telle sorte de le rendre inaccessible. Encore que cette question est sans grande importance. En effet, l'important n'est pas dans l'aspect de dévoilement « archéologique » d'un texte disparu. Ce qui est visé dans le traitement de ces rêves c'est toujours d'alimenter le processus de mythologisation pour ensuite, par réduction constituer un savoir explicite qui donne les raisons des effets et des phénomènes morbides. Raisons qui, paradoxalement, permettent une défense et illustration des souffrances.

Cet objectif de préserver les souffrances psychiques est quasi explicite dans les rêves dits post traumatiques. Leurs répétitions l'attestent, sans que rien ne puisse les interrompre. Ce qui reste assez inexplicable. Il ne s'agit dans ces rêves, ni d'un pré texte d'une mythologie refoulée dans le préconscient, ni d'un récit support que le traitement dans la cure doit mythologiser. Il y a réédition à l'infini d'un traumatisme transformé par l'appareil psychique en objet phobique. Dans cette occurrence l'appareil psychique n'a pu ni assimiler, ni accommoder, les effets que l'évènement traumatique a occasionné. Ce qui est surprenant. En effet, dans des conditions psychiques habituelles les événements de la vie, aussi désagréables et déstabilisants soient-ils, sont en général traités de telle manière qu'ils puissent être

« désaffectivés », réduits à l'état d'expérience ordinaire et mémorisés comme tels. C'est à dire de pouvoir être réactivés ultérieurement pour pouvoir affronter des situations semblables. Pour expliquer cette anomalie, j'ai proposé une hypothèse qui rend compte de phénomène de répétition. Tout se passerait comme si ces manifestations oniriques phobiques avaient pour fonction d'éviter l'effondrement de la fonction subjective. Soit que l'évènement traumatique ait dévoilé une véritable défaillance subjective jusqu'alors passée inaperçue (et masquée par des mécanismes de défense aussi efficaces qu'indétectables) soit que l'intensité de cet événement ait déstabilisé une fonction subjective parfaitement advenue :

- Ce qui est intéressant dans ce phénomène onirique c'est qu'il permet d'apercevoir comment l'appareil psychique utilise la mémoire dans ces circonstances dites traumatiques. D'une certaine manière on pourrait considérer qu'elle est détournée de sa fonction adaptative au profit d'un mécanisme de défense nécessaire pour préserver l'intégrité du Sujet. Comme je viens de le rappeler la fonction mémorielle devrait contribuer à l'intentionnalité adaptative. En tous cas en ce qui concerne la mémoire à long terme. Tout se passerait comme si, plus il y aurait d'expériences stockées, plus il serait facile de déclencher les comportements adaptatifs nécessaires à la vie. Pour le dire d'une autre manière, et de manière provocatrice, **la mémoire ne se sert pas à se souvenir du passé mais à affronter les problématiques nouvelles que nous pose le présent.** On pourrait parler de

la mémoire comme contribution résolutive à l'adaptation. D'ailleurs à sa manière Freud s'en était aperçu quand il déclare que l'hystérique souffre de « réminiscences » où il faut entendre « réminiscences » comme un souvenir qui resterait inconscient et qui ferait persister des comportements morbides. Dans cette perspective la « réminiscence » c'est ce qui active la répétition. Freud aurait pu faire sienne l'aphorisme de Goethe : « *qui ne se souvient pas de son passé est condamné à le revivre* ». Bien sûr la position de Freud, pour perspicace qu'elle soit, n'est pas tout à fait juste. Mais il n'en reste pas moins qu'elle indique le rôle de la mémoire, de son détournement, dans le processus morbide. Ce que Freud manque, entre autre, c'est le caractère « positif » si je puis employer cette qualification, du symptôme et de ses répétitions. C'est pour cela qu'il en appelle, à leurs propos, quand ils tardent à disparaître dans la cure, à la résistance. Certes il y a « résistance » mais pas pour des raisons pernicieuses (du genre « masochisme ») mais pour la bonne cause : sauver le Sujet.

- C'est ce qui se passe dans le rêve post traumatique et sa répétition : le souvenir transformé en objet phobique a pour intention (erronée) de sauver le Sujet. Se souvenir encore et toujours pour ne pas s'effondrer. N'être plus rien. Ne plus Ex-sister. On comprend alors pourquoi l'appareil psychique le préserve. Tant qu'il y a de la terreur et de l'angoisse, la détresse est éloignée. Terreur et angoisse s'avèrent l'addiction suppléant à l'absence

supposée de jouissance qui permet l'Ex-sistence. Et pour que ce symptôme / remède fonctionne il faut bloquer les mécanismes mémoriels d'assimilation et d'accommodation pour qu'**à défaut du Sujet le souvenir soit toujours présent maintenant**. Y toucher met l'Ex-sistence en péril.

- C'est donc devant ce paradoxe que nous nous trouvons pour traiter les rêves traumatiques. Il n'est donc absolument pas question de tenter une mythologisation du contenu rétrocedé en séance. Ce, à quoi nous devons faire face c'est à la répétition de l'intensité émotionnelle d'effroi, de terreur, d'angoisse que le rêve met en scène perpétuellement. Toute chose égale par ailleurs, cette situation n'est pas très différente de celle qui nous est donnée de rencontrer dans les crises d'angoisse ou de panique qui interviennent soit comme symptôme d'entrée en psychanalyse soit au moment déconstructif où la faille subjective et la détresse se réactivent. Dans ces occurrences, tant dans les manifestations symptomatiques post traumatiques que d'émergence de la faille de la détresse subjective, il n'est pas pertinent de favoriser soit une mythologisation (pour ce qui concerne le syndrome post traumatique) soit une re-mythologisation (pour ce qui concerne l'irruption d'une détresse subjective). Dans le cas des rêves post traumatiques, la mythologisation reviendrait à fixer une version du trauma de manière indélébile. Donc d'en valider l'intention et la pertinence. Toute chose qui authentifie et valide le bien fondé de la

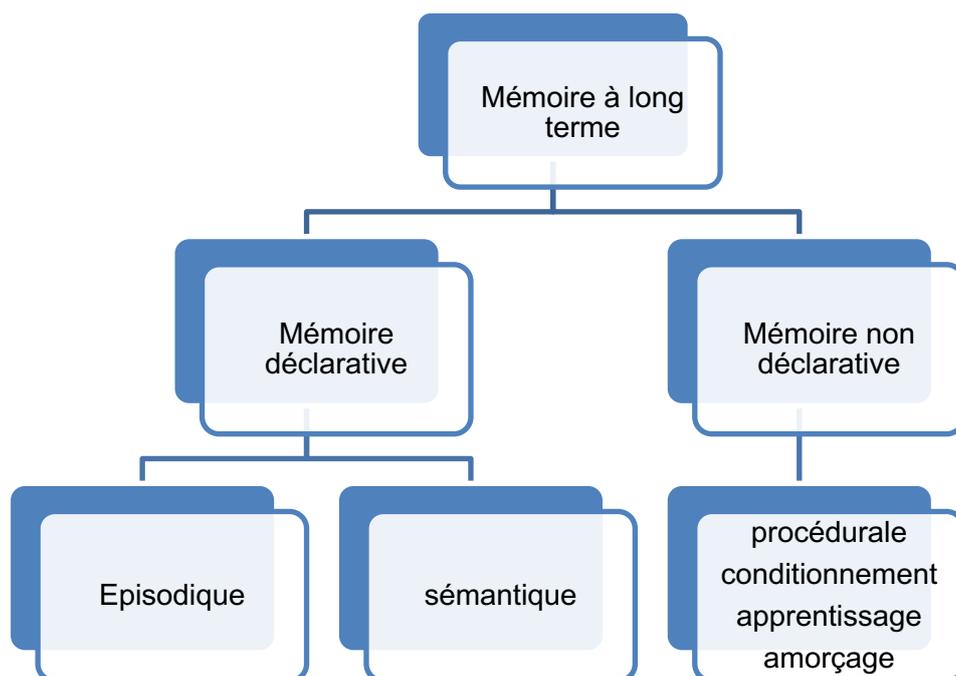
croyance en l'explication phénoménale des causes de la terreur et de l'angoisse. A savoir que le caractère terrifiant de l'expérience vécue justifie la perdurance de ce qui a été éprouvé à ce moment là. C'est-à-dire d'acquiescer au fait que la « cause » est exogène. Or on sait que quelque soit l'atrocité de ce qu'un humain peut vivre, l'appareil psychique est dans la plupart des cas en mesure de le surmonter. Si par ailleurs l'appareil psychique a atteint sa structuration terminale... Ce qui est statistiquement peu fréquent. Aussi on peut penser que dans la plupart des cas l'expérience traumatique a télescopé une faiblesse structurale de l'appareil psychique.

- Reste que le traitement de l'irruption de la détresse dans la phase déconstructive de la cure n'est pas la même que la terreur et l'angoisse qui se manifestent dans le rêve post traumatique. Dans la cure la position de lien social du psychanalyste est de rigueur pour faire face à cette régression ultime. Manière de « transmettre » au psychanalysant qui la subit que cette épreuve est « normale » et n'a rien de mystérieux. Bien sûr cette position, quoiqu'elle soit nécessaire, n'est pas suffisante. Il faut dédramatiser d'abord par une situation corporelle différente, mais aussi par quelque chose qui s'apparente à une « information » dans les paroles qu'il profère. C'est à ce moment crucial que doit s'opérer ce que j'évoquais toute à l'heure concernant le caractère didactique de la cure. De fait ce qu'il y a de commun entre cet épisode dans la cure et le traitement du rêve traumatique c'est la

nécessité de dédramatisation émotionnelle. Bien évidemment il ne s'agit pas de rassurer empathiquement celui qui la subit : rassurer est tout à fait contre productif. Ne fut ce que parce que cette tentative atteste que celui qui se veut rassurant n'a rien compris à ce qu'éprouve celui qui en est la proie. Et s'il n'a rien compris il ne peut donc être d'aucun secours. Ce que le Sujet en proie au syndrome post traumatique éprouve dans cette occurrence c'est que celui qui tente de le rassurer, se rassure d'abord lui-même, et au premier chef. Il tente de rassurer chez l'autre ce qu'il imagine qui pourrait lui arriver, à lui. Ce qui n'est, en effet, d'aucune aide.

- De fait, la virulence du rêve traumatique tient à la puissance des éprouvés émotionnels que la réminiscence de l'évènement traumatique génère. Or on sait que les émotions jouent un rôle non négligeable dans la fixation des souvenirs qui permettent l'adaptation. Dans le cas de syndrome post traumatique la mobilisation des émotions participent activement au maintien intact du souvenir traumatique. Elles ne permettent pas la mémorisation adaptative. Je reviendrai dans un prochain séminaire sur la question de la mémoire dans le fonctionnement de l'appareil psychique et aussi dans son rôle dans la formation des psychonévroses. Et la perdurancation des symptômes de telle sorte de donner une explication physiologique à cette perdurancation (la répétition) autre que phénoménologique. L'hypothèse est que le terme générique de « mémoire » ou de « mémorisation »

mériterait aujourd'hui d'être précisé à la lumière des théories physiologiques actuelles. En tout cas celle de la mémoire à long terme.



Pour anticiper il y aurait dans le phénomène symptomatique de « répétitions » confusion entre fonctionnement de capacité de la mémoire déclarative de celle de la mémoire non déclarative. Encore faut-il expliquer pourquoi et comment. C'est dire que je m'inscris en faux contre la théorie de la mémoire telle que Freud la conçoit. En d'autres termes, elles bloquent les mécanismes d'auto organisation qui permettent l'assimilation et l'accommodation.

On pourrait rapprocher ce mécanisme de celui que l'on rencontre dans les hystéries d'angoisse où la dramatisation est

idéalisée de telle sorte que l'angoisse puisse continuer à se substituer à la jouissance. On pourrait donc considérer que le syndrome post traumatique est soit une hystérie d'angoisse expérimentale, c'est-à-dire aiguë ; soit révéler une structure hystérique jusque là masquée. Ce n'est donc pas la déconstruction de l'enchaînement des événements réellement vécus et leur dédramatisation qu'il s'agit d'opérer, mais la désaffectivisation des émotions qu'ils ont générés. Non pas, comme je viens de le dire sur le mode de la réassurance affective mais sur celui de l'élucidation de ce à quoi ces ces émotions de terreur, d'effroi, d'angoisse, servent. A savoir de continuer de se sentir survivre à défaut de pouvoir Ex-sister. Voilà, je crois que j'en ai définitivement fini avec la question du rêve et de son traitement dans la cure structurale. Cela me fait toujours bizarre d'exposer ce qui vectorise ma pratique quotidienne. Une chose est d'acter ce qui a été pensé, une autre chose est l'intention de le transmettre en l'énonçant... Il y a un certain étonnement, du genre : « où vais-je chercher tout ça ? » Que l'on pourrait transcrire de manière naïve sous la forme de « j'ignorais que je connaissais tout ça ! » Et pourtant si ... Mais à dire vrai je n'y « crois » toujours pas ...

Et encore cette impression, non moins bizarre de livrer enfin mes petits secrets jamais véritablement révélés. Comme si je ne pouvais me déprendre de mon fonctionnement marrane. Totalement contradictoire avec l'intentionnalité de transmission...

Le prochain séminaire sera consacré, entre autre, à ce changement de paradigme qui permet de justifier cette nouvelle approche de la cure.

Merci de votre attention

Marc Lebailly